

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jendis

Editeur, Propriétaire

FIRMIN DE BROULX

Rédacteur

J. D. SCHMOUTH

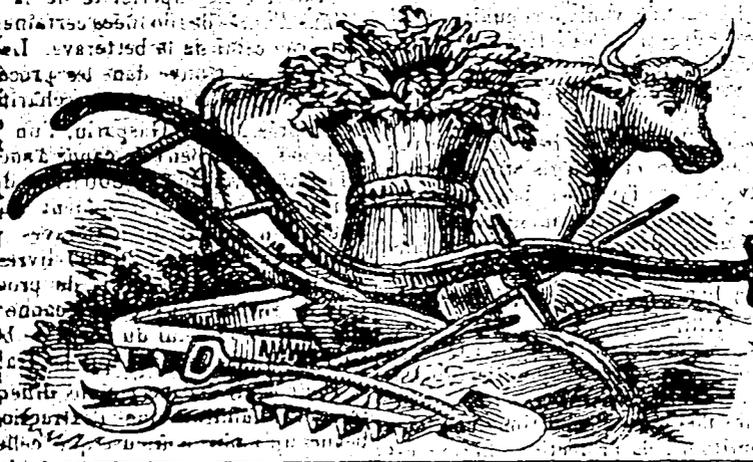
Toutes lettres, correspondances, concernant la Rédaction, doivent être directement adressées au Rédacteur

ANNONCES

1re insertion, 10 cts. la ligne; 2me insertion, etc. 3 cts. par ligne.

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Ces ceux qui désirent s'adresser aux cultivateurs annoncent dans notre Gazette agricole.



à qu'il toutes lettres concédant...
nant l'admin...
Gazette et les demandes...
pour abonnement...
être adressées...
L'abonnement est de \$1...
par an, payable...
On ne s'abonne...
moins d'une année...
L'avis de discontinuer...
non doit être...
scrit à ce...
arrérages...
avoir été payés...
l'abonnement...
condition...
de la Gazette...

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.

Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

CAUSERIE AGRICOLE

CULTURE DE LA BETTERAVE.

Depuis quelques semaines, bon nombre de nos abonnés nous demandent des renseignements sur la culture de la betterave. La nécessité de terminer certains articles déjà commencés, nous a empêchés jusqu'à ce moment de satisfaire à ces justes demandes! Aujourd'hui la même raison n'existe plus, et, quoique le saison de la végétation soit déjà avancée, nous pensons encore nous rendre utile au public agricole en lui faisant connaître les principes de cette culture.

De toutes parts, l'industrie canadienne progresse, sur tous les points de la Province; on voit surgir de nouvelles manufactures, les capitalistes canadiens ont compris, quoique tardivement, qu'ils pouvaient, dans cette nouvelle voie, réaliser des bénéfices raisonnables, tout en rendant à la patrie un service signalé. La transformation des idées au sujet des spéculations industrielles, depuis quelques années et surtout quelques mois, a été vraiment surprenante.

Où s'était plu à présenter le petit peuple canadien comme exclusivement agricole; en ce moment il se fait connaître comme manufacturier et industriel; et dans cette nouvelle occupation, il ne se montre pas inférieur à d'autres peuples partis avant lui.

Les succès de l'industrie ne sont pas encore très-nombreux, mais ne soyons pas trop exigeants, faisons la part des circonstances, admettons la difficulté des commencements, la lenteur de l'organisation des différents services et surtout la répugnance qu'éprouvent les capitalistes à placer leur argent dans des entreprises nouvelles, dont les résultats ne peuvent être prévus.

Le plus difficile était de partir, de commencer. Non-seulement nous sommes partis, mais nous avons même avancé rapidement. Toutes ces manufactures, toutes ces industries que nous voyons surgir de partout, ont fait cesser des idées erronées sur les capacités des canadiens, et les craintes pué-

riles des capitalistes. Naturellement, elles en appellent d'autres et le temps n'est peut-être pas éloigné où nous pourrions nous suffire à nous-mêmes du moins pour la plus part des articles de première nécessité.

Pour cela, il faut autant que possible augmenter les chances de succès. Puisque les commencements sont pénibles, protégeons-les. Une industrie quelconque ne peut être assurée du succès que lorsqu'elle s'est créés des débouchés certains pouvant suffire à l'écoulement de tous ses produits. Sans cela, sans ces débouchés, elle pourra fabriquer les produits de la meilleure qualité possible, mais son existence sera toujours chancelante.

Le premier débouché pour les manufactures naissantes c'est le marché local, le marché du pays de production. Il est d'absolue nécessité que ce marché leur soit laissé tout entier, en empêchant la concurrence étrangère. Jusqu'à ce que l'installation soit complète, jusqu'à ce que les services soient parfaitement organisés, jusqu'à ce que les procédés de fabrication se soient perfectionnés, nos industries ont besoin de protection.

Il y a deux grands moyens de rendre cette protection efficace: les droits de douanes et les primes. En frappant les produits étrangers, semblables à ceux que nous fabriquons ici, d'un droit assez élevé, on empêche l'entrée de ces produits et ceux de fabrications indigènes n'ont pas à craindre une concurrence qui pourrait leur faire un tort immense si elle était libre. Les primes favorisent à un haut degré la création des manufactures, elles sont un encouragement et un aide puissant. Les primes permettent aux industriels de faire des améliorations, de diminuer les frais de production et les prix de revient, par conséquent de livrer au commerce des produits d'un prix de vente moins élevé.

Cependant, il ne faut pas que la protection et les primes dépassent une certaine limite. Elles doivent aider les commencements des industries, mais du moment que leur vie est assurée, du moment qu'elles se sont emparées du marché lo-

Hospita-Général de Québec

cal, du moment qu'elles ont apporté dans les procédés de fabrication tous les perfectionnements désirables, la protection, sous quelque forme qu'elle se présente, doit cesser. Autrement, elle deviendrait une cause de faiblesse pour les manufactures mêmes qui en seraient l'objet.

Ces quelques réflexions nous ont été suggérées par une question faite par le Comité des Intérêts agricoles aux agriculteurs de la Ruissance. Le comité, voulant connaître l'opinion des cultivateurs leur adresse la question suivante :
Conseilleriez-vous une législation à l'effet de favoriser en Canada la culture de la betterave, de la fabrication du sucre de betterave.

À notre avis, la fabrication du sucre de betterave, serait pour nous, une précieuse industrie et la législature devrait par tous les moyens convenables, favoriser la création de cette nouvelle industrie et la protéger d'une manière efficace.

Nous avons cru entrer dans ces développements pour faire comprendre au public agricole que le sujet que nous entreprenons aujourd'hui a une haute portée économique. En effet, supposons, ce qui est bien possible, que les capitalistes canadiens soient désireux de doter la Province de Québec d'une industrie aussi précieuse que l'est celle de la fabrication du sucre de betterave, il est d'absolue nécessité de mettre cette industrie dans les meilleures conditions possibles de succès et parmi ces conditions, la protection efficace est une des plus importantes.

La fabrication du sucre de betterave, comme toutes les autres industries qui tirent leurs matières premières de la production locale, contribue puissamment à augmenter la richesse agricole d'un pays. Elle, force les cultivateurs à apporter dans les opérations culturales plus de soins et d'intelligence; elle les oblige à améliorer leur matériel de culture, à produire, à traiter, à conserver et à employer la plus grande masse d'engrais possible; en un mot, elle est la source de grands succès. Mais sur un grand nombre d'autres industries, cette fabrication possède l'avantage de restituer à l'agriculture des résidus d'une haute valeur nutritive, pouvant servir à l'alimentation d'un nombreux bétail de rente produisant une plus grande somme de lait, de viande, de laine et de foin.

À ce point de vue, la fabrication de sucre de betterave, et la culture qu'elle exige, sont une richesse insalutable pour les pays où elle s'est implantée. La plus fertile et la plus productive des parties de la France est la région du Nord dont une grande étendue du sol est livrée à la culture de la betterave à sucre. L'Allemagne n'a pris un rang élevé parmi les contrées agricoles que depuis qu'elle s'est livrée sur une grande échelle à la culture de la betterave et à la fabrication du sucre de cette plante.

Le Canada n'a pas d'expérience bien concluante à ce sujet; cependant, tout fait présumer qu'il n'est pas inférieur aux deux contrées citées précédemment. Son climat, quoiqu'un peu plus rigoureux que celui du Nord de la France ne l'est pas plus que celui d'une grande partie de l'Allemagne; d'ailleurs les essais déjà entrepris nous donnent la certitude que la saison de la végétation est assez longue et assez favorable dans la plupart de nos régions agricoles pour permettre à la betterave une croissance rapide et un développement complet.

D'après les statistiques fournies par le commerce international, il est parfaitement constaté que le prix de revient du sucre de betterave est moins élevé que celui du sucre de canne. Cela peut étonner au premier abord, surtout lorsqu'on considère la différence de matière sucrée contenue dans les matières premières. Ainsi l'analyse fait connaître

que la canne possède, en moyenne 18 à 23 pour cent de sucre; tandis que la betterave n'en offre que 12 pour cent. Les procédés d'extraction employés dans l'industrie ne sont pas même assez parfaits pour extraire tout le sucre de la matière; la canne n'en donne que 12 par cent à l'industrie et la betterave 6 pour cent seulement.

Malgré cette supériorité de la canne à sucre, nous le répétons d'après des données certaines, son produit revient plus cher que celui de la betterave. La raison de cette anomalie apparente se trouve dans les procédés de culture et dans la production de la matière saccharifère (donnant le sucre).

D'après M. de Gasparin, l'un de nos meilleurs auteurs agricoles, un arpent de canne à sucre donne en moyenne sous un climat favorable 50,600 livres de canne, qui rendent 6000 livres de sucre et qui coûtent dans le pays de production \$166. Un arpent de betteraves produit en moyenne 400 minots de racines ou 26,000 livres qui rendent 1560 livres de sucre et dont les frais de production sont de \$24. Le prix de revient du sucre de canne est donc d'environ 3 centimes la livre et celui du sucre de betterave de 4 centimes seulement en ne comptant que les frais de culture.

Pour contrebalancer cette différence, en faveur de la betterave, il faudrait que l'extraction du sucre de canne fût beaucoup moins coûteuse que celle du sucre de betterave; ce qui n'existe pas du moins à l'heure actuelle. Il pourrait arriver que les procédés de fabrication du sucre de canne subissent de grands perfectionnements et qu'on parvint à en obtenir une plus forte quantité de sucre; mais le travail de la betterave est également susceptible d'amélioration et l'on peut dire que la betterave gardera encore longtemps et peut-être toujours l'avantage qu'elle a conquis sur la canne à sucre.

Si jamais la fabrication de la betterave venait à prendre les proportions d'une industrie nationale, la plante deviendrait le départ de l'amélioration de notre agriculture. Les fabriques demandant des produits irréprochables obligeraient les cultivateurs à perfectionner leurs procédés culturaux de la betterave, les méthodes passeraient insensiblement à toutes les autres plantes cultivées et en quelques années on verrait une transformation complète dans notre industrie agricole. C'est ce qu'on peut remarquer dans toutes les contrées où le sucre de betterave se fabrique sur une grande échelle.

Mais lors même que la betterave ne servirait pas à la fabrication du sucre, elle serait encore bien précieuse dans toute culture. Le bétail en est très-avide et en profite admirablement. C'est un des meilleurs fourrages verts que l'on possède. Son produit est moins abondant que celui du navet; mais en revanche, il est plus nourrissant et plus assuré, car elle résiste plus facilement aux insectes et autres ennemis dont le navet souffre sous nos climats. Sa culture est plus facile moins coûteuse que celle de la carotte et son rendement plus riche et plus abondant.

En outre elle est d'une conservation facile et peut être réservée pour la nourriture des bestiaux vers la fin de l'hiver, justement à l'époque où ceux-ci fatigués par une alimentation continue de fourrages secs, a le plus grand besoin d'aliments frais et juteux.

Sa haute valeur nutritive la rend précieuse dans l'engraissement des bœufs, des porcs et des moutons; si l'on trouve de l'avantage à se livrer à cette spéculation pendant la stabulation. Données en certaines proportions aux vaches laitières elle augmente leur lait en quantité et en qualité. Enfin à l'époque des vêlages sa supériorité est incontestable.

(A continuer)

REVUE DE LA SEMAINE

Le 12 mai, le Saint-Père a reçu en audience de congé la comtesse d'Harcourt; après quoi il est passé dans la salle du trône où une députation d'Espagnols l'attendait pour lui présenter une adresse et une offrande de \$3,000 pour le dôme de Saint-Pierre.

L'adresse remplie des sentiments de la plus affectueuse vénération pour le Vicaire de Jésus-Christ, emprunte aux événements actuels dont l'Espagne est le théâtre, une importance toute particulière. Nous en extrayons le passage suivant :

" Oh oui, très-Saint-Père, les vrais Espagnols sont tous pour Pie IX, parce qu'ils conservent avec soin leur foi catholique et leur enthousiaste attachement à la Chaire de Saint-Pierre.

" Votre Sainteté disait, il y a peu de temps, dans une occasion solennelle : " Pauvre Espagne, voilà plus de douze lustres, qu'elle est tourmentée par les bouleversements humains, et c'est à la faveur de ces bouleversements que les faux principes s'y répandent de toutes parts. Ils ne triompheront jamais, non jamais, je l'espère, parce qu'il y aura toujours dans ce peuple une poitrine catholique pour opposer aux crimes des impies." Votre Sainteté, par ces mémorables paroles, a honoré et glorifié notre patrie, plus qu'elle n'aurait pu le désirer; et l'Espagne ratifiée avec un courage imperturbable le jamais, non jamais, sorti de vos lèvres. L'Espagne, avec le secours de Dieu et la protection de la Vierge Immaculée, ne cessera jamais d'être Catholique, Apostolique, Romaine; jamais, aussi, elle ne sentira diminuer sa fervente adhésion au Saint-Siège, malgré les doctrines que l'erreur a portées dans son sein. Voilà pour quoi le diocèse de Tarragone, comme aussi les autres diocèses d'Espagne, ses villes et ses peuples redoublent de prières, multiplient les pratiques de dévotion et font effort sur effort pour obtenir le triomphe complet de l'Eglise et apporter quelque consolation au vénérable Pontife Romain. Aussi une bénédiction, une parole, une démonstration paternelle de leur bien-aimé Pie IX les émeut tendrement, les électrise et les fait éclater en transports d'enthousiasme au milieu duquel ils souhaitent qu'aux quatre-vingts ans que Votre Sainteté accomplira demain, viennent s'ajouter un grand nombre d'autres années de paix et de félicité, de grandeur et de gloire. C'est pour ce motif, Très-Saint-Père, que les Espagnols font des vœux ardents afin que, conformément aux espérances manifestées par Votre Sainteté, lors des dernières fêtes de Noël, se répètent des prodiges semblables à ceux de l'homme plein de valeur et d'énergie qui descendit des montagnes des Asturies et, se mettant à la tête d'un peuple animé d'une foi vive et effranchi, délivra l'Espagne du joug qui l'opprimait et le rendit de nouveau un pays illustre par sa ferveur catholique.

Puis la députation demanda la bénédiction du Saint-Père, qui la lui donna avec cette paternelle bonté que nous lui connaissons, après lui avoir adressé le petit discours que nous allons reproduire :

" Je vais satisfaire vos desirs, dit Pie IX. Il y a quarante-trois ans, lors de mon voyage en Amérique, je passais aux environs de Tarragone, et je le vis du bateau à vapeur. Mais je ne pouvais la bénir et je ne pensais pas qu'un jour viendrait où j'aurais le droit de le faire. Il y a vingt-six ans que je la bénis de cœur et avec elle toute l'Espagne. L'Espagne souffre aujourd'hui une nouvelle épreuve et j'espère que cette épreuve tournera au profit de toute la nation espagnole. Espérons que cette épreuve raffermira l'union dans le

clergé; dans les religieux et dans le peuple et ramènera la paix dans tout le royaume. Par ce moyen il n'y aura plus de périls, de perversion dans les croyances et dans les mœurs. Rempli de ces sentiments et de ces espérances, je vous donne ma Bénédiction. Que cette bénédiction descende sur vous sur vos familles; sur les évêques et sur les diocèses! Qu'elle contribue à faire que l'Espagne se montre de plus en plus jalouse de sa foi, et attachée à ce Saint-Siège qui est le vrai fondement de l'union. Que tous, dis-je, soient unis dans la foi, dans la doctrine et dans la prière. Je le répète, que cette bénédiction descende sur vous, sur les fidèles de Tarragone; sur les autres provinces et sur toute l'Espagne."

Ces quelques paroles de Pie IX prouvent bien avec quelle prudence, il sait juger les événements qui arrivent dans le monde. Il ne veut pas donner aux catholiques et aux vrais Espagnols des espérances qui pourraient être déçues, mais il leur montre seulement l'endroit où réside la vérité et son discours suffit pour nous faire comprendre qu'elle n'est pas avec le gouvernement d'Amédée.

A quelques jours de là, Pie IX répondant à un groupe de jeunes filles conduites par la princesse Orsini, qui étaient venues lui présenter le tribut de leur affection, leur adressa les paternelles paroles suivantes :

" Mes chères filles, j'ai appris avec plaisir tout ce que vous m'avez dit que vous faisiez, et j'ai compris la bonne volonté que vous avez de travailler toujours pour la gloire de Dieu."

Puis après leur avoir rappelé l'ébahissement oisif des personnes qui voyaient Notre-Seigneur Jésus-Christ montant au Ciel, le jour de l'Ascension, il continua :

" Vous voyez par là, mes chères filles, qu'il est toujours blâmable de rester dans l'oisiveté, lors même qu'il s'agit de regarder vers le ciel pour voir des choses merveilleuses. En un mot, il faut agir plutôt que regarder. C'est ainsi que vous devez faire toujours et partout où vous le pouvez, soit au milieu de vos compagnes, soit parmi vos amis, soit avec au milieu de vos familles: *Que dans vos propres maisons vous pouvez faire du bien; vous pouvez même avoir dans vos maisons quelques petites maladies à soigner; quelques-uns des vôtres peuvent avoir besoin de correction. En bien corrigez avec charité et tâchez de les ramener à une bonne vie. Persistez avec ferveur dans l'exercice de la prière, continuez à travailler et à donner le bon exemple en tout temps et en toute occasion.*

" Assurément je ne dirais pas à certaines personnes: *Pourquoi regardez-vous le Ciel?* Mais je leur dirais plutôt, que vous sert de regarder à terre? Ceux-mêmes qui gouvernent actuellement regardent à terre. Je dirais mieux, le monde a toujours regardé à terre; aujourd'hui ceux dont je parle ne regardent pas simplement à terre, mais ils regardent véritablement dans les profondeurs de la terre.

" Ce que j'ai dit est suffisant. Il est donc nécessaire de faire tout ce que l'on peut, et par soi-même et encore par les autres. Songez mes très-chères filles, qu'il y en a plusieurs qui ne se soucient plus de la loi de Dieu et auxquels on peut adresser le reproche du Prophète: *Ils ont rejeté la loi.*

" C'est assez. Allez dans vos demeures, et partez avec ma bénédiction; dites à vos parents (spécialement s'il y en avait quelques-uns qui eussent la petite maladie dont j'ai parlé tout d'abord) dites la bénédiction du Saint-Père s'étend aussi à vous; le Pape vous bénit, afin que vous puissiez recouvrer la santé. Vous le leur direz avec ces manières plus opportunes, avec ces paroles plus convenables dont les femmes savent si bien faire usage."

Pie IX ne se borne pas à ces paroles, la charité qu'il re-

commande à tout le monde, il la possède à un haut degré. Quoique pauvre, il sait encore trouver le moyen de venir en aide aux nécessiteux, mêmes à ceux qui appartiennent au parti de ses ennemis. A ce sujet l'*Echo de Rome* relate un acte bien admirable accompli par le Vénérable Vieillard du Vatican. Nous laissons la parole à cet excellent journal :

"Le jour même où le Saint Père tenait ce langage simple et paternel, il s'est passé un fait qui prouve à la fois l'état d'avilissement où se trouvent beaucoup d'employés du nouveau régime et l'inséparable charité de Pie IX. Comme Sa Sainteté allait rentrer dans ses appartements une vieille femme, qui s'était glissée parmi les jeunes filles, lui tendit un papier en s'écriant d'un accent de désespoir : *de la part de mon fils!* C'était une supplique d'un pauvre employé au ministère des finances du roi et qui ne pouvant suffire avec ses appointements à nourrir ses vieux parents et sa propre famille, se retournait vers le Pape implorant sa pitié.

"Pie IX parut d'abord fort surpris d'une pareille démarche venant de tel endroit; mais le sentiment de la charité prévalut dans son cœur angélique, et il donna l'ordre à son aumonier d'envoyer le secours demandé quoique le suppliant appartint au parti des spoliateurs. Comment ne pas vénérer cet homme-là et lui vouer son amour? Je doute fort que Victor-Emmanuel imite un pareil exemple."

La Religion de Jésus-Christ soutenue de la foi la plus ardente peut seule produire de tels miracles d'abrégeation.

Pendant que Pie IX continue ainsi à faire l'admiration du monde entier que fait le gouvernement piémontais? Pour répondre aux avertissements du Saint-Père, il décrète à une forte majorité la suppression des maisons religieuses non seulement de la ville de Rome, mais encore de tous les Etats Romains. Cependant, comme il craint un tant soit peu les protestations du Saint-Siège et les réclamations si le décret était mis tout d'un coup à exécution, le ministère italien s'est décidé à ne supprimer d'abord que les couvents de Rome dans un but d'utilité publique, après quoi la spoliation s'étendra à toutes les autres maisons religieuses, suivant l'opportunité. Il faut reconnaître que cette politique de destruction en détail a beaucoup de chances de succès dans ce siècle d'indifférentisme général.

La Prusse est bien la sœur jumelle de l'Italie. Le clergé catholique lui porte ombrage; elle voit qu'elle ne trouvera jamais dans ce clergé, la bassesse et le servilisme dont elle a besoin pour mener à bien ses empiètements toujours croissants dans le domaine religieux; elle voit que les ministres de la Religion du Christ préféreront toujours obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Aussi a-t-elle pris un moyen énergique de détruire cette opposition. Sur l'ordre de Bismark les Chambres prussiennes ont voté l'expulsion de tous les jésuites de l'empire allemand; on commença par les plus fermes soutiens des droits de l'Eglise, le reste sera facile.

La guerre civile continue en Espagne; les catholiques sous les ordres de don Carlos combattent victorieusement contre les troupes d'Amédée et gagnent sans cesse du terrain. Le maréchal Serrano, généralissime des armées du gouvernement voyant que la force était impuissante a essayé de la trahison qui n'a pas mieux réussi.

Le 16 du courant, les habitants de la Rivière-Ouelle avaient la douleur de perdre leur vénérable curé, le Révérend Charles Bégin. Sa Sépulture a eu lieu jeudi le 20; un grand nombre de prêtres assistaient à la cérémonie.

Le 24, jour de la Saint-Jean-Baptiste, et fête patronale du peuple canadien, a été brillamment fêté dans tous nos grands centres de population.

Le chemin de fer intercolonial a été ouvert, lundi, entre

la Rivière-du-Loup et Cacoua. La locomotive et les wagons du convoi express, étaient magnifiquement décorés de drapeaux de verdure. La distance qui est de six milles a été franchie en 7 minutes, preuve que la voie est dans un excellent état.

Les études commerciales du Collège de Ste. Anne

A Dieu ne plaise que nous cherchions à déprécier les études classiques et à nier leurs avantages. L'homme qui se destine au sacerdoce, l'homme du monde, l'aspirant aux professions libérales, l'industriel même, voient dans les grandes et fortes études des auteurs classiques, leurs facultés s'accroître, leurs vues s'étendre, leur imagination parcourir d'immenses horizons. Dans ces études, ils puisent une meilleure connaissance des hommes et des choses, et apprennent à raisonner leurs convictions.

Il est donc bien heureux, le jeune homme qui a pu et voulu suivre en entier les cours classiques de nos grandes maisons d'éducation. Mais en dehors de ces hautes études, il en existe d'autres dont l'utilité ne peut non plus être contestée. Nous voulons parler des études commerciales.

Pendant trop longtemps, le Canadien a négligé ces études et a publié qu'il est appelé à vivre dans un milieu éminemment commercial; pendant trop longtemps il a rétréci le cercle de ses aspirations, pendant trop longtemps il a cru que les seules carrières qui lui étaient ouvertes étaient le sacerdoce, l'agriculture et les professions libérales; pendant trop longtemps nos grandes institutions ont poussé les jeunes gens exclusivement vers ces carrières.

Cet état de chose a produit des effets désastreux sur nos jeunes gens, l'encombrement des professions libérales et la pénurie de marchands instruits et capables en ont été la conséquence rigoureuse. Une multitude d'individus déclassés se sont vus sur le pavé, obligés de vivre en parasites, sans utilité pour la société et pour le Créateur, qui les avaient placés dans le monde pour y remplir une tâche fructueuse.

Des hommes remplis du désir de travailler au progrès de la patrie ont vu ce malheur et ont essayé de le faire disparaître. Le clergé que l'on voit partout où il y a quelque bien à produire n'a pas été le dernier à s'engager dans cette nouvelle voie, l'un des premiers, au contraire, il a remarqué le déclassement de beaucoup d'hommes instruits et il a ouvert à la jeunesse studieuse un vaste champ d'action où elle peut conquérir une place honorable.

Il a fait connaître à cette jeunesse, l'infériorité où nous plaquait notre défaut d'instruction commerciale vis-à-vis de nos voisins et de nos compatriotes d'origine étrangère et lui a enseigné en même temps les moyens de la faire cesser.

Pour satisfaire aux besoins nouveaux, de nombreuses maisons d'enseignement commercial s'érigèrent dans différentes parties de la Province et chose remarquable presque toutes furent placées sans la direction du clergé. Parmi ces établissements le Collège de Ste. Anne fut un des premiers qui introduisirent l'enseignement commercial dans le programme de leurs cours. Les supérieurs de cette maison reconnurent bientôt les nécessités de l'époque actuelle et voulurent dans la mesure de leurs forces, contribuer au perfectionnement de l'enseignement public.

C'est de cette manière que s'établit au Collège de Ste. Anne cette division du cours en deux parties bien distinctes: le cours commercial qui est de quatre ans, et le cours classique de huit ans. L'exemple donné par Ste. Anne ne tarda

pas à avoir des imitateurs désireux de prendre le premier rang dans cette belle entreprise. Un noble émulation s'établit aussitôt entre les maisons d'éducation formées d'après les idées nouvelles. Toutes comprirent le vieux dicton qui *n'avance pas recule*, et firent tous leurs efforts pour obtenir la plus grande somme de succès possible. A mesure qu'une nouvelle institution s'élevait, l'émulation augmentait et les études faisaient un nouveau pas vers le progrès.

Enfin, pendant ces derniers temps, d'admirables écrits sur la nécessité des études commerciales et industrielles, vinrent ajouter un nouveau stimulant à cette fièvre de perfectionnement.

Il y a encore sans doute de grandes conquêtes à faire, de grands progrès à réaliser; mais telles que nous les voyons aujourd'hui, les études commerciales réalisent des succès qui tiennent presque du miracle.

Nous en avons eu la preuve, le 21 de ce mois, dans une soirée donnée au Cours anglais du Collège de Ste. Anne, à l'occasion de la fête de Saint Louis de Gonzague. Presque tous les discours, déclamations et dialogues qui se débitèrent pendant cette soirée, furent dits en français par les élèves d'origine anglaise ou en anglais par ceux d'origine française. C'était vraiment étonnant de voir avec quelle facilité les élèves maniaient une langue étrangère à la leur.

Nous ne sommes inférieurs en rien aux différentes nationalités qui se partagent le sol Canadien, et pour réussir nous n'avons qu'à le vouloir.

De l'exploitation et de la conservation des forêts

Suite et fin

L'INSTITUTEUR.—L'intérêt de l'argent, dites-vous? et ne comptez-vous donc pour rien l'amélioration du terrain, son ensemencement et la plus-value des arbres en qualité et en quantité? Aussi comparez, la différence entre la valeur d'un bois bien entretenu et celle d'un bois ruiné par des exploitations vicieuses.

C'est comme si on tondait les moutons deux fois au lieu d'une; on n'aurait pas plus de laine, et comme elle serait plus courte, on la vendrait moins cher, de telle sorte que, malgré l'intérêt de l'argent utilisé entre les tontes, on serait encore en perte.

Le bois vient tout seul, dites-vous; et les prés ne repoussent-ils pas aussi, après avoir été coupés? mais est-ce là un motif pour ne pas les soigner? *Le bois vient tout seul*, foreste maxime dont profitent les délinquants, pour exuser leur dégâts et tromper l'opinion des campagnes sur les dangers du déboisement et des dévastations des forêts.

En résumé, coupez bien les bois; réservez les vieux arbres pour les repeupler, ou semez directement les places vides; enlevez de suite les produits afin de ne pas porter préjudice aux jeunes pousses; enfin éloignez-en les troupeaux et vous aurez de belles forêts.

Les mauvaises méthodes d'exploitation, suivies jusqu'à ce jour, ont eu pour résultat le déboisement dont on se plaint; la production des fourrages, des fumiers, du blé s'en ressent; tout le monde souffre ainsi de l'égoïsme et de l'avidité de ces propriétaires inintelligents, qui ruinent leur bois sous prétexte de spéculation, et afin d'améliorer temporairement leur position, préparent à leurs enfants des ruines, qui précéderont plus tard la vérité de cette maxime:

Pays sans bois, maison sans toit!

Mauvais ménage!

Soleil, vent, pluie et froid,

Tout y fait rage.

NOTE.—L'exploitation des forêts comprend des opérations trop complexes pour trouver place dans un dialogue, et nous allons ajouter ici quelques éclaircissements sur ce sujet.

On devra veiller à ce que les coupeurs (bûcherons) n'emploient que des instruments bien tranchants (dans certaines localités, il est indispensable d'établir dans les coupes une meule à aiguiser); la section devra toujours être faite de bas en haut en ménageant le pourtour des souches où poussent les rejets.

Le chêne vert et les essences qui dragonnent pourront être coupées très-bas et même entre deux terres. Le hêtre, au contraire, doit être exploité un peu haut, et même sur chaque souche il faudra toujours réserver au moins un brin. L'abattage doit avoir lieu après la chute des feuilles et lorsque la sève est arrêtée. L'hiver est la saison la plus favorable; cependant il faudra suspendre cette opération pendant les fortes gelées, pour éviter de faire écolater les souches.

On devra, autant que possible, façonner les produits avant la pousse des feuilles, afin de ménager les jeunes rejets; de même, le transport s'effectuera l'hiver, alors que la gelée rend le charroi plus facile. On évitera de mutiler et d'élaguer trop fortement les réserves. Dans certains cas, les gros arbres devront être ébranchés avant leur chute, ou immédiatement après pour ménager les jeunes semis.

Les arbres de réserve seront choisis autant que possible parmi les brins venus de semence, peu branchus et assez forts pour ne pas être brisés ou courbés par le vent et la neige lorsqu'ils seront isolés. Ils devront être assez espacés, de manière à ne pas donner trop d'ombrage, ce qui nuirait au développement du taillis. En pente et au nord, on en diminuera le nombre qui peut être augmenté au midi et dans les sols légers; bien que la quantité de réserve varie d'après leurs dimensions, leurs essences et leurs branchages, on peut néanmoins laisser de 50 à 70 baliveaux par arpent sans inconvénient et dans presque toutes les situations.

L'âge des exploitations doit être réglé d'après les essences et les produits que l'on veut obtenir. Les taillis de huit à quinze ans donnent des bourrées, fagots, cercles et objets de vannerie; mais les perches et les menus bois de charpente et d'industrie ne se trouvent que dans les taillis de vingt à trente ans. Pour la fixation de l'âge d'exploitation, la qualité du sol devra toujours être prise en considération.

Les révolutions les plus usitées sont de huit, dix et quinze ans pour le saule, coudrier et autres morts-bois.

De quinze à vingt-cinq ans, pour les aulnes, bouleaux, trembles, sorbiers méristiers, chêne vert, etc.

De vingt-cinq à trente-cinq ans pour les chênes, hêtres, charmes, ormes, érables, frênes, etc.

Dans ce dernier cas, il sera avantageux de pratiquer des nettoisements périodiques au milieu de la révolution pour en extraire les brins traçants et dominés qui perdent de leur valeur et attirent les délinquants.

Ces opérations lucratives favorisent la croissance du bois et éloignent le danger des incendies.

A propos d'une vieille légende vendéenne

M. Alfred Giraud a mis en vers une vieille légende vendéenne, la légende de Jacques Thibaut, dit *l'Endormi*, qui avait laissé croître un poil dans sa main droite, et qui cependant a eu plus tard le courage de l'arracher. Nous ne pouvons résister au plaisir de publier quelques-uns de ces vers, dans lesquels nous trouvons une écolante justification du travail.—L. DE V.

Gloire et bonheur à l'homme qui travaille !
 Honte et malheur à qui n'a rien produit !
 Le paresseux finira sur la paille,
 Le travailleur mourra dans un bon lit,
 Dieu bénit l'homme aussitôt qu'il demande
 A son labeur le pain quotidien,
 Et, comme dit une vieille légende,
 Les Bons à rien doivent mourir de faim !

Or, écoutez tout ce que l'on raconte :
 Celui qui vit sans songer à demain,
 Lo fainéant que l'oisiveté dompte,
 Voit croître un poil au milieu de sa main.
 On reconnaît à cette sétrissure
 Le paresseux qui craint les durs labeurs.
 Quand Dieu créa notre humaine nature,
 Il dit ces mots : Homme, travaille ou meurs !

Jacques aussitôt aperçoit un fantôme,

Un autre vint et dit : " Jo suis ton père ;
 " J'ai remué le sol avec mes bras.
 " De mes sueurs j'ai fécondé la terre,
 " Malheur à toi qui ne m'imites pas !
 " Sans murmurer, payant dîmes et tailles,
 " J'ai labouré mes champs jusqu'à la fin.
 " Malheur à toi qui jamais ne travailles !
 " Les Bons à rien doivent mourir de faim ! "

On ne vit plus dans sa main, chose étrange !
 Le poil fatal sur lequel il soufflait.

..... et même en vieillissant,
 Il travailla pendant bien des années ;
 Puis à ses fils il dit en trépassant :
 " O mes enfants, évitez la paresse,
 " Car la paresse est digne de mépris.
 " L'oisiveté rit d'abord et caresse ;
 " Mais sans travail le repos est sans prix.
 " Contre le ciel le fainéant blasphème :
 " Mais la sueur doit arroser le grain ;
 " Souvenez-vous de cette loi suprême :
 " Les Bons à rien doivent mourir de faim ! "

Oiseaux de basse-cour (Suite.)

LE TRANSPORT DES ŒUFS

Emballer un produit aussi fragile que l'œuf et le faire voyager sans trop d'avario, par toutes les voies, est chose assurément fort délicate. On y réussit pourtant, et les portes matérielles n'atteignent pas d'ordinaire des proportions exorbitantes. D'ailleurs, très-peu d'œufs, parmi ceux dont la coque est plus ou moins brisée, sont complètement perdus ; la plupart se vendent encore moyennant un rabais de 20 à 30 par 100 sur le prix courant.

Les expéditeurs, de profession, les grands producteurs ont acquis beaucoup d'habileté dans le maniement des œufs ; ils les emballent très-vite et très-bien, sans trop de préoccupations vraiment, sans trop de précautions apparentes même, et dans de simples paniers d'osier, de formes et de dimensions variables. Beaucoup cependant sont faits pour contenir 1,000 œufs.

Voici comment on procède : on place dans le fond des paniers une couche de paille brisée sur laquelle on pose simplement les œufs sur le flanc et de façon qu'ils se touchent. On forme un second lit de paille et un second lit d'œufs, puis suc-

cessivement d'autres, et tant va la chose qu'à la fin elle s'empli. Certains paniers ont leur couvercle bombé et ferment au moyen d'un cadenas ; d'autres sont couverts d'un gros tampon en paille, maintenu par une ficelle artistiquement attachée. Et la dentée court ainsi le monde sur les routes de terre, sur les voies ferrées, à travers les mers. *A priori*, on ne croirait pas qu'elle pût arriver à destination " bien conditionnée ; " il en est ainsi pourtant, et nous avons écrit les chiffres de nos envois à l'étranger.

Toutefois, les cahots, le roulis, le tangage, les chargements et déchargements impriment des secousses multipliées aux paniers, et aux œufs de ballotages, des ébranlements inévitables.

C'est ce dernier fait qui nous importe. Il ne paraît pas avoir d'influence appréciable sur la conservation des œufs destinés à la consommation, mais il détermine une perturbation plus ou moins profonde dans l'organisation ou dans la vitalité de ceux qu'on se propose de livrer aux couveuses. L'œuf récemment pondu, l'œuf frais est complètement plein ; celui qui date de quelques jours a perdu de ses fluides par évaporation, et présente à son gros bout un vide qui augmente avec le temps, mais qui ne se remplit jamais.

Ceci devait être rappelé. On comprend que l'œuf frais, complètement plein, n'éprouve aucun effet, aucun ébranlement intérieur de toutes les secousses qui lui sont directement ou indirectement imprimées, et qu'il en soit tout autrement, au contraire, de celui qui présente un vide quelconque. L'expérience est facile à faire. L'huile et l'eau n'ont pas le même poids. Si l'on en met dans une bouteille, l'huile, versée en dernier, restera au-dessus de l'eau. Les deux liquides formeront deux couches très-distinctes. S'ils ne laissent aucun vide dans le vase hermétiquement bouché, aucune secousse ne réussira à déterminer un mouvement quelconque ; les liquides demeureront distincts, aussi exactement séparés après qu'avant la violente agitation du vase. Il n'en sera plus ainsi dans le cas où la bouteille n'aura pas été entièrement remplie ; l'agitation des liquides suivra celle de la bouteille, et leur mélange s'opérera tout aussitôt, en partie du moins.

Le même effet se produit naturellement dans l'œuf qui n'est pas complètement plein. Les secousses répétées que leur imprime le transport, agitent, ébranlent ses parties constituantes et le rendent impropre à l'incubation. De là vient que si peu, parmi les œufs qui ont voyagé, réussissent au couvoir, même après un trajet assez court. Ceux même qui arrivent à éclosion, dit M. Mariot-Didieux, présentent les poullets naissants fort, souvent collés à la membrane de la coquille, et il faut d'assez minutieuses précautions pour en détacher leurs plumes. La moindre petite plaie devient facilement mortelle sur le poulet naissant. Détacher les plumes adhérentes à la coquille exige donc de certaines attentions. On y emploie un petit peu d'eau imbibé d'huile douce et qu'on passe légèrement sur l'adhérence ; on mieux, on verse dans la coquille un peu du blanc d'un œuf frais qu'on a fait tiédir en le plongeant pendant quelques instants dans l'eau chaude.

Il y a avantage, on le voit, à mettre sous les couvercles des œufs qui n'ont pas voyagé. Mais comme il n'est pas toujours possible d'en user ainsi, on a dû rechercher quel mode d'emballage est susceptible de nuire le moins à l'organisation essentiellement délicate de l'œuf. M. Mariot-Didieux repousse les matières qui entourent de trop près l'œuf et ne lui permettent pas de respirer, s'il est permis de s'exprimer de la sorte. " L'air, dit-il, est avant tout nécessaire à l'endossement et à l'exosmose des germes fécondés. " Il faut donc que l'œuf " en voyage " ne soit pas trop complètement privé d'air ; on le met, paraît-il, dans une situation favorable, en l'emballant dans la paille de blé hachée ou fortement triturée ; il y trouve de la fraîcheur ; et l'élasticité de la paille le préserve des effets les plus violents de la secousse. Le son de blé, la sciure de bois, les substances pulvérisées, le ouate, le coton ne valent pas la paille.

Il va s'en dire qu'on emballe seulement les œufs les plus frais et qu'on les fait voyager par véhicules suspendus, dans des banniers en osier, non dans des caisses hermétiquement fermées.

EUGÈNE GAYOT.

Le premier lait

Un des préjugés les plus funestes à l'élevage des jeunes poulains et mulats, et qui, chaque année, fait grand nombre de victimes dans notre localité, c'est l'usage de traire les mères immédiatement après la parturition, afin d'empêcher ainsi le nourrisson de prendre le premier lait jusqu'à ce que ce liquide ait changé de qualité, c'est-à-dire jusqu'au moment où il a perdu ses vertus purgatives pour revêtir ses propriétés nutritives, ce que l'on reconnaît quand il cesse d'être collant et séreux pour devenir blanc et crémeux. Oh! alors, on est content, on se félicite d'avoir si bien agi, et on laisse jusqu'à satiété le jeune être se repaître, après de longues privations, de cette liqueur blanche, douce et balsamique, comme le disait Pariset, laquelle a enfin succédé à ce vilain jus séreux, couleur de citron, décoré par tant de jolis noms du vocabulaire de nos cultivateurs : l'un dit que c'est du *verin* (venin); l'autre de la *pourriture*; un troisième dira que c'est du *poison*. Enfin tout ce que leur imagination enfante sous l'inspiration du plus profond dégoût, est bon pour qualifier ce que les physiologistes, eux, ont appelé *colostrum*.

Colostrum, disent-ils, ce n'était point la peine d'être si avant et de chercher un nom si latin pour baptiser cette espèce d'humeur malfaisante qui nous tue tant de fruits.

Voilà l'idée, bien profondément enracinée, à coup sûr, et bien tendrement caressée!... Qui osera tenter de la déraciner?

Assurément, elle n'est point nouvelle; cette idée, elle date au contraire de bien loin; et quand on y songe, on est étonné qu'une erreur semblable, si préjudiciable aux intérêts de nos éleveurs, ait pu traverser autant d'âges sans rien perdre de son prestige, du moins aux yeux de la masse, ainsi qu'en témoignent encore journellement les anecdotes que racontent, à ce sujet, les doyens de fermes.

Comment donc! traire les mères avant de laisser têter leurs fruits, mais c'est la première chose qu'ils ont apprise de leurs pères!

Et sans cela, auraient-ils pu vendre autant de mules et de poulains, et auraient-ils fait autant d'affaires qu'ils en ont faites?

Ce langage, écho de l'antique foyer, et répété de générations en générations, au sein de la famille, avec un certain ton d'autorité, est bien de nature à en imposer aux enfants; aussi ceux-ci manquent-ils rarement d'imiter leurs ancêtres et de mettre fidèlement en pratique leurs habitudes traditionnelles; lesquelles, à certains endroits, sont encore si vénérées de nos jours, notamment en ce qui touche les préjugés et la superstition concernant la médecine. Mais là, comme partout, on ne tarde pas longtemps à subir les conséquences fatales d'une crédulité trop débonnaire : la nature ne laisse pas impunément transgresser ainsi ses lois. La jeune bête, objet de tant de tendresses, tombe bientôt malade, et alors on accourt à la hâte demander les secours du vétérinaire, à qui l'on raconte tout ce qui vient de se passer, en manquant avec dépit contre ce qu'on appelle la *malchance*. Il n'y a pas plus malheureux que nous, ajoute-t-on avec une naïveté charmante, notre mule n'a pas pris une seule goutte de mauvais lait, et pourtant la voici malade!

Eh bien, qu'on dise à ces braves gens que la cause de ce mal est de n'avoir pas laissé prendre ce premier lait qu'ils éloignent avec tant de soin, ils vous riront au nez, et même vous retireront leur confiance, pour la donner au premier charlatan dont le langage s'accorde avec le leur. Il est un de ces inévitables charlatans empiriques qui, un jour, chez un de ses clients abonnés, ne craignait pas d'affirmer devant moi, avec l'aplomb le plus vigoureux, pour ne pas dire plus, que si la mule, sujet de sa visite et de la mienne, était malade, elle le devait d'avoir senti ou léché la paille sur laquelle on avait traité la mère; que d'ailleurs, dans sa longue et sage expérience, il avait toujours remarqué que le premier lait, pour me servir de ses expressions, était joliment pire que l'arsenic! (sic).

Voilà donc la nature accusée d'être une marâtre, et, dans sa rage infinie, d'avoir manqué, dans ce point de son œuvre, de prévoyance et de logique.

Quoi! tout a été disposé pour que le jeune être trouve dans

les entrailles de sa mère tout ce qu'il lui fallait pour prendre, à son tour, rang dans la vie, et c'est à la mamelle, qu'il doit trouver, sous l'aspect trompeur et perfide d'un aliment, le poison qui le tue dès le début de son existence!

Avouons donc de suite que s'il en eût été ainsi, le but aurait été manqué, et que rien de pareil ne s'observe et ne peut s'observer dans les lois de la création. A coup sûr, la nature ne pouvait prévenir la lacune que la main de l'homme doit remplir.

D'ailleurs, sur les animaux vivant à l'état sauvage, l'aurait-elle pu?

Néanmoins, il est vrai de dire que sous l'influence d'une cause pathologique quelconque, le colostrum peut subir diverses altérations qui le rendent impropre à la nutrition, comme le lait le plus pur et le plus attrayant peut en éprouver lui-même, à n'importe quelle phase de la lactation. Mais cela est en dehors des cas physiologiques, et nous n'avons pas à nous en occuper ici.

Tout ce qui est naturel dans l'organisation animale, comme au reste en toutes choses, sans doute, a une raison d'être et un but quelconque à remplir. A ce double titre, il ne saurait en être autrement pour le colostrum. Or, quel est donc le rôle qui lui est dévolu?

Le voici en quelques mots : Si on ouvre un jeune fruit venant de naître et mort avant d'avoir encore rien dégluti depuis qu'il a vu le jour, on est frappé d'une chose, c'est la quantité énorme de matière qui se trouve dans son long intestin. Cet organe est proportionnellement aussi rempli que celui d'un animal adulte venant de se repaître dans un frais herbage ou à un râtelier bien garni. La seule différence à observer, mais qui est notoire cependant, c'est que, chez celui-ci, cette matière est un aliment que va élaborer l'organe dans lequel elle est contenue, afin d'en retirer les sucs nécessaires à l'entretien de la vie, à la réparation du corps : en d'autres termes, l'intestin, chez cet animal adulte, est actif, il travaille pour digérer, et il aura rejeté en grande partie, sous forme d'excréments, le résidu de son élaboration, lorsque besoin sera d'ingérer de nouveaux aliments. En est-il de même chez le jeune être qui va commencer à têter? Ce dernier, nous l'avons dit, est venu au monde le ventre plein; mais ce qui le remplit, ce ventre, au lieu d'être destiné, comme ce qui y sera plus tard, à subir l'action digestive et aller ensuite au sein des organes pour y porter des germes de vie, en est, pour ainsi dire, déjà de retour, et en les parcourant y a laissé ces germes même qui, semés ça et là sur un trajet, avaient d'abord été empruntés à la mère sous forme de suc. Or, ce qui reste de ce suc diversément élaboré, n'est plus qu'un résidu entièrement dépourvu d'éléments nutritifs, dont la présence dans l'intestin où il s'est progressivement accumulé comme dans un vase jusqu'alors inertes, est désormais inutile, ou pour mieux dire, nuisible. Ce résidu est ce que les physiologistes ont appelé *méconium*, ou, pour ne pas parler tout à fait si latin et employer un terme plus prosaïque, ce sont purement et simplement des *crottes*, qui ont besoin d'être immédiatement éliminés, comme chez l'adulte, avant qu'une nouvelle nourriture puisse être ingérée dans l'estomac. On conçoit donc, dès lors, chose bien singulière, il faut l'avouer, que la première chose dont on ait besoin en venant au monde (gens et bêtes), soit précisément une médecine. Eh bien! cette médecine, la nature ne l'a pas oubliée, et afin qu'elle fût la première avalée, elle l'a placée au haut de la coupe : c'est le premier lait ou colostrum, chargé d'expulser cette vraie lie qu'on appelle le *méconium*. Il faut donc le prendre, on faisant des grimaces, si l'on veut, et ne pas le dédaigner pour la rejeter au loin, puisqu'elle est indispensable et qu'elle nous est offerte, d'ailleurs, si généreusement; acceptons-la, au contraire, avec empressement, sous peine d'aller à la pharmacie en chercher une autre, dont le moindre inconvénient sera de n'être pas tout à fait aussi gratuite.

Acceptons-la, et n'accusons pas la main qui nous la donne, d'ingratitude et d'imprévoyance. Ces deux choses ne peuvent appartenir qu'au genre humain. — BERNADIN.

RECETTES

Moyen pour reconnaître les falsifications du vinaigre.

Une goutte de vinaigre de bonne qualité, jetée sur un morceau de papier blanc, ne laisse par l'évaporation aucune trace sensible; mais s'il contient de l'acide sulfurique, la tache noircit; elle jaunit si ce vinaigre a été additionné d'acide nitrique. Le papier bleu de tournesol rougi par le vinaigre mis à sécher passe insensiblement au violet; mais s'il a été additionné d'un acide minéral, la couleur rouge persiste indéfiniment.

Tout vinaigre suspect mis à évaporer à siccité dans une cuillère d'argent avec un fragment de carbonate de soude, et qui, calciné, laissera dégager une odeur empyreumatique (de goudron), peut être considéré comme contenant de l'acide acétique provenant de la distillation du bois, et, quelque bien rectifié qu'il ait été, le procédé que nous indiquons décèlera la présence de cet acide, n'entrât-il dans le mélange que dans la proportion de 5 p. 0/0.

Fromage à la crème:

Ce fromage, mangé frais, est très-agréable. — Voici le procédé fort simple pour le faire:

- Prendra un bol de crème très-fraîche;
- Un demi-bol de lait bouilli, tiède,
- Un demi-bol de lait froid,
- Deux cuillérées à bouche de petit-lait,
- Quatre gouttes de présure.

Mélanger le tout.

Au bout de 24 heures, mettre le fromage dans une faisselle; le tourner tous les jours, en ayant soin de le saler des deux côtés.

Le manger au bout de quatre à cinq jours.

NOTA. — La faisselle doit être garnie d'une mousseline.

Moyens d'empêcher les insectes de s'attaquer aux choux

La recette suivante a été communiquée à la Gazette de Sorel par M. Edouard Paul, cultivateur de Sorel:

Pour empêcher les insectes de s'attaquer aux choux, il s'agit tout simplement de pratiquer tout autour de chaque plant de chou, un petit sillon dans lequel on verse de l'huile de charbon: les insectes périssent dans ce sillon protecteur avant de pouvoir arriver jusqu'au chou.

MOULINS A COUDRE DE BANNER

Prix variant de \$5 à \$10, \$25, \$40 et \$60.

Chaque Cultivateur tant soit peu à l'aise devrait s'empressez d'acheter un des célèbres Moulins à Coudre de Banner, manufacturés par la Compagnie des Moulins à Coudre de Banner, a

SHERBROOKE, P. Q.,

à des conditions faciles, en payant une partie du prix comptant et la balance par paiements mensuels.

C'est le moulin à coudre le plus simple et le plus facile à mettre en opération. C'est aussi celui qui fait le moins de bruit de tous les moulins construits jusqu'à ce jour. Rien dans le mécanisme pour embarrasser les Dames.

Chaque famille devrait avoir le sien.

M. J. Belleau, marchand, a accepté l'agence à la Rivière-Ouelle pour la vente de ces moulins à coudre.

On peut aussi se procurer ces différents moulins à coudre, à Ste. Anne de la Pocatière, en s'adressant au Propriétaire de la Gazette des Campagnes.

S'adresser par lettre à JOHN RUTHVEN, agent-voyageur-général, à la Rivière-du-Loup, comté de Témiscouats.

3081



TERRITOIRES DU NORD-OUEST

Après le 25 JUIN prochain, les émigrants seront envoyés au Fort Garry au tarif suivant:

TORONTO AU FORT WILLIAM

Adultes, \$5; enfants au-dessous de 12 ans, \$2.50; 150 lbs bagagés sans frais. Bagage extra, 35 centins par 100 livres.

FORT WILLIAM AU FORT GARRY

Emigrants, \$15; enfants au-dessous de 12 ans, \$8; 150 lbs bagage particulier, sans frais. Bagage extra, \$2 par cent lbs. (On ne peut prendre de chevaux, bœufs, fourgons ou lourds instruments aratoires.)

MANIÈRE DE VOYAGER.

Par Chemin de Fer, de Toronto à Collingwood ou Sarnia.
Par Vapeur, de Collingwood ou Sarnia à Fort William.

45 milles en voitures de Fort William au lac Shebandowan 310 milles de navigation interrompue en bateaux non couverts, du lac Shebandowan à l'Angle Nord-Ouest du Lac des Bois.

95 milles en chars ou wagons de l'Angle Nord-Ouest du Lac des Bois au Fort Garry.

Entre le Fort William et le Fort Garry, on s'occupera des tentes à élever pour la commodité des émigrants lorsqu'il y aura portage. Les passagers devront se pourvoir contre le besoin. Néanmoins on fournira des provisions au prix coûtant au Lac Shebandowan, Fort Francis et à l'Angle Nord-Ouest du Lac des Bois.

BILLETS POUR LE FORT GARRY VIA FORT WILLIAM

On peut se procurer des Bilets à Toronto, aux Stations des Chemins de Fer Nord, Grand Occidental et Grand-Tronc.

Les émigrants sont priés de prendre avis que les bagages sont limités à 150 livres, poids voulu pour les portages, et ce bagage ne doit pas excéder 450 livres pour chaque émigrant.

Après le 1er août prochain, sur la Route de la Rivière-Rouge, on pourra se charger du transport des articles plus lourds.

Par ordre,

F. BRAUN,

Département des Travaux Publics
Ottawa, 30 mai 1872.

Secrétaire.

CHAMBRE PROVINCIALE DES NOTAIRES

AVIS est, par les présentes donné que, mercredi, la trois mai prochain, à 11 heures A. M., il y aura à Québec, dans une des salles de l'Université Laval, une assemblée des membres de la Chambre Provinciale des Notaires, et qu'alors Philippe Beaulieu, de Kamouraska, clerc-notaire, se présentera devant la dite Chambre pour être admis à la pratique du Notariat.

Québec, 11 juin 1872.

J. B. DELAGE,

S. C. P. No. 2

TERRE A VENDRE

Le soussigné nous prie d'annoncer qu'il vendra une magnifique terre, avec bâtiment, animaux, instruments d'agriculture, etc.

Elle est située au Détour du Lac Témiscouata, sur un site le plus pittoresque, au bord même du lac. Cette propriété peut à juste titre être appelée une ferme-modèle. Ceux qui auraient intention de devenir propriétaires d'une exploitation agricole qui ne la cède en rien, en fait d'amélioration, ne devraient pas retarder à s'adresser directement au soussigné pour connaître les conditions de vente.

EDMOND TÊTU,

Détour du Lac Témiscouata.